

Existe-il un invariant sémantique pour le marqueur -ING ?

Denis Jamet

► **To cite this version:**

Denis Jamet. Existe-il un invariant sémantique pour le marqueur -ING ?. Journée Spéciale concours CAPES-Agrégation d'anglais 2008-2009. Université Jean Moulin - Lyon 3, Dec 2008, Lyon, France. pp.www.cercles.com. hal-00359831

HAL Id: hal-00359831

<https://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/hal-00359831>

Submitted on 9 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

EXISTE-IL UN INVARIANT SEMANTIQUE POUR LE MARQUEUR –ING ?¹

Denis Jamet

Université Jean Moulin – Lyon 3
Centre d'Etudes Linguistiques – EA 1663
djamet@univ-lyon3.fr

Introduction

Si l'on se fie au texte support qui servira de corpus, la forme en –ING semble faire partie des formes les plus productives en anglais contemporain : pas moins de trente-sept formes graphiques de –ING y apparaissent. J'entends par la dénomination « formes graphiques », dénomination qui peut paraître quelque peu pléonastique, les réalisations purement graphiques de la suite *-ing*, qu'elles se situent en position initiale, médiane, ou finale. Il est cependant évident que les uniques occurrences qui m'intéresseront seront celles où –ING joue le rôle de « morphème lié » (cf. Tournier [1985, 1991a, 1991b], Paillard [2000]) en position finale. Cela signifie que les seules occurrences de la forme –ING auxquelles on s'intéressera dans cette étude sont celles qui jouent un rôle morphémique en anglais contemporain, c'est-à-dire que si l'on retranche –ING des formes en question, on conserve un mot existant en anglais contemporain, c'est-à-dire une base autonome. Par exemple, ligne 69 : *He's stay^{ing} at home*, on conserve un mot autonome en anglais, *stay*, après avoir retranché –ING ; dans ce cas-là, –ING est un morphème grammatical, flexionnel, appelé plus couramment « flexion » ou « désinence », en ce que le marqueur –ING ne donne qu'une forme fléchie du mot, sans changer ni la catégorie syntaxique, ni le sémantisme. Nous pouvons ainsi opposer cette réalisation de –ING avec celle de la ligne 37 : *the mean^{ing} behind a kiss*, où l'on conserve un mot autonome en anglais contemporain, *mean*, après avoir retranché –ING ; –ING est dans ce cas un morphème lexical, dérivationnel, plus souvent nommé « affixe ». Plus précisément, c'est ici un suffixe dérivationnel, qui permet de

¹ Je remercie Annie Lancri pour l'aide précieuse apportée lors de la rédaction de cet article, le temps passé et les éclaircissements sur le fonctionnement du vieil anglais, ainsi que Lucile Bordet et Manuel Jobert pour les relectures successives.

dériver un verbe (*mean*) pour créer un substantif (*meaning*). Dans tous les cas, c'est un morphème lié – en d'autres termes une forme dépendante – et seules ces occurrences seront prises en considération. Ainsi, je n'aborderai pas les occurrences du type : *thing, nothing, Charing Cross, etc.*, où –ING n'est pas un morphème lié. Néanmoins, on reviendra sur le processus de formation de certaines occurrences comme *evening, morning, etc.*, car elles pourraient être interprétées selon une autre analyse.

Dans un sujet de type **sémasiologique**, c'est-à-dire qui va de la forme / des formes vers le sens, il convient généralement de mettre au jour un invariant sémantique rendant compte de toutes les occurrences discursives de ladite forme. Cela revient à vérifier si toutes les occurrences des formes en –ING apparaissant dans le texte peuvent être expliquées par un unique invariant sémantique. Que peut-on trouver de commun au –ING dans BE+–ING, à celui des gérondives (complétives), à celui des participiales (circonstancielle / adverbiale), à celui des relatives en –ING, au suffixe adjectival, au suffixe nominal, etc. ? Lorsque la théorie de l'invariance en langue montre ses limites, que doit faire le candidat à l'Agrégation ? Après avoir rappelé quelques considérations théoriques, c'est ce que je me propose d'exposer dans le cadre de cet article, en prenant les formes en –ING comme prétexte. J'emprunterai grandement à l'article d'Annie Lancri [Lancri 2001] traitant des diverses origines de –ING, et dont je recommande la lecture, afin de montrer que les conclusions auxquelles elle arrive en diachronie gardent toute leur pertinence en anglais contemporain.

0. Remarques théoriques préalables

Si l'on revient à la théorie des invariants sémantiques, il me semble y avoir deux « limites », et parfois même deux « dérapages » possibles : premièrement, elle fait souvent fi de la diachronie et semble la passer assez rapidement sous silence, en oubliant parfois le phénomène d'évolution que connaissent toutes les langues. Une autre limite à la théorie de l'invariance réside dans les conditions de félicité : l'invariant sémantique mis au jour pour un marqueur X doit rendre compte de l'**intégralité** des occurrences discursives de ce marqueur X, et **uniquement** de ce marqueur X (et il ne doit pas s'appliquer au marqueur Y). En d'autres termes, l'invariant sémantique doit être **suffisant** et **nécessaire**.

Un problème conséquent semble se poser d'emblée pour les formes en –ING : en effet, comment toutes les réalisations contemporaines de ce marqueur peuvent-elles être expliquées par un seul et unique invariant sémantique, alors qu'il y avait historiquement trois formes différentes, mais

que l'évolution phonétique les a « rassemblées », ou « fusionnées » en une seule et même réalisation morphophonologique ? C'est ainsi que l'on lit généralement que -ING provient de deux formes en vieil anglais : *-ung* et *-ende* ; Annie Lancri, quant à elle, voit trois origines possibles à -ING, en ajoutant ce qui était la marque de l'infinitif fléchi, à savoir la forme *-enne*. C'est ainsi qu'elle récapitule l'évolution diachronique de ce qui a eu pour résultat la forme -ING en anglais contemporain [Lancri 2001 : 92] :

- 1) -ING/-UNG → suffixe de dérivation lexicale (nominale), avec deux fonctionnements :
 - 1.1) + base nominale ou adjectivale = fils de... (*cyn-ing* → *king* = descendant de la lignée, de la race noble, *wic-ing* → *wiking*) pour la création de noms masculins.
 - 1.2) + base verbale = activité (*ræd-ing* → *reading*, de *rædan*, *read*) pour la création de noms d'action au féminin.
- 2) (*beon / wesan*) + -ENDE → participe présent.
- 3) (*to*) + -ENNE → gérondif ou infinitif fléchi.

S'il n'y a qu'une seule forme en -ING en anglais contemporain, il y avait différentes formes en vieil anglais. Ainsi, la forme contemporaine -ING provient-elle d'une fusion entre les participes présents en -ENDE, les noms féminins en -UNG (-ING n'ayant connu qu'une relative et éphémère existence) et les formes en -ENNE (qui est, rappelons-le, la forme fléchie de l'infinitif). Le premier problème qui se pose alors est l'intérêt d'un invariant sémantique pour -ING alors que l'on sait que, diachroniquement, -ING en anglais contemporain est issu de trois formes morphologiquement, fonctionnellement et sémantiquement différentes. Pourtant, il est courant de lire dans les grammaires énonciatives de l'anglais que -ING se laisserait approcher par un invariant sémantique, que ce soit la « nominalisation » (Adamczewski et Delmas [1982]), le « déjà » (Lapaire et Rotgé [1992 : 96]), ou des termes quasi-synonymiques comme la « préconstruction » (Lapaire et Rotgé [1992 : 122]), l'« antériorité opérationnelle / psychogrammaticale » (Lapaire et Rotgé [1992 : 119]), la « phase 2 », etc. Ce caractère réducteur de -ING comme marqueur de nominalisation² est parfois perçu par les

² Néanmoins, certains linguistes comme Lapaire et Rotgé ont noté que le marqueur -ING ne pouvait être purement et simplement réduit à ce statut nominal : par exemple, pour BE+-ING : « -ING ne saurait cependant être réduit au simple statut de **nominalisateur**, servant soit à créer des **noms de langue** [...], soit des **noms de discours** [...] » [Lapaire et Rotgé 1992 : 95], ou pour les propositions en -ING : « Les propositions en -ING occupent fréquemment une fonction nominale, ce qui a conduit de nombreux linguistes à faire de -ING un "marqueur de nominalisation" [...]. Certes, il est vrai que [...] les *-ING clauses* (terminologie anglaise) peuvent commuter avec un syntagme nominal [...], mais nous ne pensons pas qu'elles soient vraiment transmuées en nom par une sorte d'alchimie lexicale. » [Lapaire et Rotgé 1992 : 175].

linguistes, qui proposent alors un classement plus gradué, et donc plus différentiel, de cette forme : on explique alors que les diverses formes de -ING représentent un glissement de la catégorie verbale à la catégorie nominale, avec plusieurs cas « intermédiaires », tel l'adjectif. Ainsi, les occurrences de -ING seraient-elles à classer sur un continuum, un gradient, du plus verbal au plus nominal. Les formes adjectivales représenteraient une zone intermédiaire, participant à la fois du verbal (en ce que l'adjectif prédique une qualité, une propriété par rapport à une notion nominale), mais aussi du nominal (en ce que l'adjectif est inclus dans le GN, c'est-à-dire est une expansion du GN).

Néanmoins, ce classement semble rapidement montrer ses limites et/ou ses faiblesses, et il paraît alors préférable – et je suivrai en cela l'analyse proposée par Lancri [2001] – de classer ces occurrences de -ING sur un continuum allant des occurrences les moins figées, vers les occurrences les plus figées, en invoquant ainsi le critère du figement linguistique (ce qu'on nomme *lexicalization* en anglais). L'on partirait alors des occurrences les plus discursives pour atteindre, *in fine*, les occurrences les plus lexicalisées, et par conséquent les plus opaques, telles *morning*, *evening*. Je tenterai de montrer que ce qui est en jeu est le degré de stabilité notionnelle : de l'évocation d'un processus à déroulement temporel, donc verbal, avec une participation de tous les actants de la prédication, on s'achemine vers une notion nominale stable notionnellement parlant, c'est-à-dire vers un figement, une notion qui n'a plus, ou beaucoup moins, besoin du contexte pour signifier. En d'autres termes, les formes en -ING peuvent se situer sur un continuum qui part de la prédication fortement ancrée dans un cadre énonciatif, un **discours** précis, pour terminer sur une notion nominale stable, qui pourra se voir définie dans un dictionnaire de **langue**.

Ainsi, plutôt que d'un invariant sémantique unique comme la « nominalisation », il semble préférable de partir d'un axe du plus verbal, discursif, prédicationnel pour aller vers le plus nominal, langagier, notionnel, afin de mettre au jour ce qui peut (éventuellement) relier toutes les occurrences discursives des formes en -ING, au-delà de leurs différences sémantico-syntaxiques et fonctionnelles.

Commençons par analyser les formes les plus verbales, et par conséquent, celles qui se basent le plus sur la prédication dans son intégralité.

1. Les occurrences purement verbales : le marqueur d'aspect discontinu BE+ING

Le texte comporte cinq exemples :

- l. 26 : *She said, 'We were hop**ing** you'd come up and offer us a drink.'*
- l. 55 : *she would have no opportunity to betray me (with the egotism of a lover I was already us**ing** that word with its suggestion of a non-existent duty) while Henry worked on the widows' pensions [...]*
- l. 69 : *'Henry's got a cold. He's stay**ing** at home.'*
- l. 80 : *But she had been think**ing**, that was all, carefully, collectedly, quickly, so that she could give me straightaway the correct answer.*
- l. 81 : *'I'm giv**ing** Henry a tray in bed at one.*

Dans ces cinq occurrences, on est face au même schéma morphologique : base verbale + « terminaison » -ING. On peut conserver le terme de « terminaison » (anglais : *ending*), mais il importe de noter que -ING est ici une flexion, une désinence (et pas un suffixe, comme il le sera dans les réels cas de nominalisation, cf. partie 6).

BE+-ING représente un aspect (du latin *aspicere* = regarder, observer). Il provient étymologiquement de l'utilisation conjointe de la préposition *on* avec V-ING (cette préposition avait le sens de *in* en vieil anglais, c'est-à-dire qu'elle renvoyait à une intériorité). On retrouve en anglais contemporain des restes de cette forme : *a-fishing* (*yesterday, we went a-fishing*), ou le *Christmas Carol* intitulé *The Twelve Days of Christmas : Ten lords a-leaping [...]* *Eight maids a-milking, Seven swans a-swimming, Six geese a-laying*. Cet aspect est dit « inaccompli », et par son utilisation, l'énonciateur déclare qu'il ne s'intéresse pas à la borne de droite du procès prédiqué : dans toutes les occurrences, la borne de droite n'est pas ce qui importe pour l'énonciateur.

Diachroniquement, cette forme de -ING correspond au participe présent en -ENDE, précédé de *beon / wesan*. Cette forme en -ENDE joue un rôle invariant en vieil anglais selon Lancri [2001 : 104], à savoir « l'attribution d'une propriété à un sujet ». Cette attribution de propriétés est renforcée par BE, qui permet d'identifier le prédicat avec le sujet de l'énoncé, c'est-à-dire d'attribuer lesdites propriétés au référent du sujet.

Lorsqu'ils traitent de la suite BE+-ING, Adamczewski et Delmas [1982 : 56] insistent sur l'idée de « nominalisation », comme le montre le titre de leur partie sur cet aspect : « 3.1. Les énoncés en "be + -ing" et la nominalisation en "-ing" ». Cette idée de nominalisation est d'ailleurs reprise lorsqu'ils récapitulent « les propriétés invariantes des énoncés en be+-ing » [Adamczewski et Delmas 1982 : 63], pour lesquels ils parlent de « caractère nominal du prédicat ». Cette idée de nominal qui serait intrinsèque à -ING se retrouve également chez Joly & O'Kelly [1990 : 259] :

Cette forme suscite l'image de l'intériorité d'un événement. A l'action de l'auxiliaire *be*, qui situe le sujet de l'énoncé dans l'**immanence** [...], s'ajoute celle de la forme *quasi-nominale* en *-ing*, dite de participe présent, qui, elle aussi, évoque l'intériorité d'un événement ou, plus précisément, la résolution du non accompli [...]³

Si l'on prend l'exemple de la l. 69 : '*Henry's got a cold. He's stay^{ing} at home.*', le caractère nominal de *staying* n'est pas évident. Il me semble plus intéressant de voir l'aspect BE+–ING comme insistant sur l'existence même d'une situation (BE) au moment où l'énonciateur décide d'en parler dans la situation d'énonciation, et où il isole une propriété (–ING) qu'il attribue à ce moment précis au référent du sujet. Il y a donc un fort ancrage dans la situation d'énonciation – encore plus fort qu'avec un présent simple à valeur spécifique – et selon moi, BE+–ING insiste sur la **pertinence** de cette mention au moment précis où l'énonciateur décide de l'énoncer. La forme *he's staying at home* vient justifier l'énoncé précédent, *Henry's got a cold*, et joue par là un rôle métadiscursif. Il y a donc choix par l'énonciateur d'un moment précis à l'intérieur du déroulement processuel. Le procès est saisi en cours de déroulement, car il est jugé pertinent ; d'où les valeurs imperfectives, de commentaire, de réinterprétation, de ré-élaboration, d'aparté (méta)discursif, etc.

Il y a alors forcément implication de tous les actants de la S/P. Le sujet demeure fondamental, puisque l'énoncé est justement orienté vers ce sujet grammatical dans une structure en BE+–ING. Sauf mention contraire (présence d'un marqueur indiquant une itération par exemple), la forme en BE+–ING rend l'énoncé spécifique, et a donc besoin d'une situation d'énonciation précise pour signifier. Il me semble difficile de voir du nominal dans ces occurrences de BE+–ING, et il me paraît préférable de les classer à une extrémité du continuum, celui de la prédication, du discursif, et du verbal (à l'inverse du nominal, donc). Cette idée va se retrouver dans les utilisations « participiales » des formes en –ING.

2. Les formes « participiales » en –ING

Il y a deux exemples dans le texte :

³ Je souligne.

l. 64 : *I have never known a woman before or since so able to alter a whole mood by simply speak^{ing} on the telephone, and when she came into a room or put her hand on my side she created at once the absolute trust I lost with every separation.*

l. 88 : *Henry had his tray, sitt^{ing} up against two pillows in his green woollen dressing-gown, and in the room below, on the hardwood floor, with a single cushion for support and the door ajar, we made love.*

On peut éventuellement voir l'exemple de la ligne 85 comme une circonstancielle, bien que ce ne soit pas la lecture privilégiée de la majorité des anglophones interrogés :

l. 85 : *When I went to her house and rang the bell, I felt like an enemy – or a detective, watch^{ing} her words as Parkis and his son were to watch her movements a few years later.*

Ces formes « participiales » correspondent aux emplois de V-ING dans une proposition circonstancielle / adverbiale, de manière pour la l. 64, et de simultanéité pour la l. 88. La proposition en -ING se substitue alors à un groupe prépositionnel, et joue un rôle de circonstant (et non pas d'argument), c'est-à-dire un rôle facultatif, ce que montre l'omission / effacement possible de ces propositions qui ne mette pas en cause la recevabilité de la phrase (les propositions participiales en -ING apparaissent entre crochets dans nos exemples, afin de montrer qu'elles peuvent être omises sans nuire à la recevabilité de la phrase) :

l. 64 : *I have never known a woman before or since so able to alter a whole mood [by simply speak^{ing} on the telephone], and when she came into a room or put her hand on my side she created at once the absolute trust I lost with every separation.*

l. 88 : *Henry had his tray, [sitt^{ing} up against two pillows in his green woollen dressing-gown,] and in the room below, on the hardwood floor, with a single cushion for support and the door ajar, we made love.*

Cette forme de V-ING correspond à une des formes dites « non-finies » du verbe, car il n'y a aucune marque de temps, de mode, de personne. Pour cette raison, on parle de mode impersonnel, et c'est certainement ce qui a conduit des linguistes comme Adamczewski et Delmas à voir la nominalisation comme l'invariant sémantique de -ING car, comme un nom, cette forme impersonnelle du verbe n'exhibe aucune marque de temps, de mode, ou de personne. C'est sur ce point que l'on peut émettre quelques doutes : pourquoi ces formes ne seraient-elles pas alors des formes adjectivales ou adverbiales – formes sans aucune marque de temps, mode ou personne non plus ? Si l'on se penche sur l'origine de ces formes, et

que l'on suit Lancri [2001], on peut les relier également à la forme –ENDE du participe présent, et il n'y a alors pas nominalisation :

Il ne s'agit plus, en effet, de *nominalisations*, à proprement parler, mais plutôt de *formes participiales* visant, d'une manière ou d'une autre, à qualifier un nom. [Lancri 2001 : 103]

Ce nom dont parle Annie Lancri est alors le sujet de la proposition dont dépend la subordinée circonstancielle. Là aussi, la prise en compte du cotexte est nécessaire pour que la circonstancielle en –ING puisse signifier. Les circonstancielles / adverbiales en –ING étant par définition des propositions à mode impersonnel, ou à verbe non-fini, le « sujet » du V–ING n'apparaît pas, et il faut se reporter à la principale afin de le trouver (phénomène nommé *subject retrieval* en anglais) : l. 34, c'est *a woman* qui est sujet de *speak(ing)*, alors que l. 88, c'est *Henry* qui est sujet de *sitt(ing) up*. A la l. 88, on remarque que les sujets doivent être coréférents. Pour retrouver le sujet de la circonstancielle, il est nécessaire de se baser sur la principale ; cela confirme l'importance de tous les actants pour que la forme en –ING puisse signifier. La prédication joue là encore un rôle fondamental. Les emplois de ces formes en –ING, que ce soit BE+–ING ou –ING dans les propositions circonstancielles, conservent une trace de leur origine commune en ce qu'elles servent toutes les deux, selon Lancri [2001 : 103], à

Attribuer, en appoint d'une prédication, une propriété à un sujet référentiel.

Cette attribution de propriétés à un sujet référentiel en appoint à une prédication se retrouve dans les relatives en –ING.

3. –ING dans les propositions relatives en –ING

Trois exemples apparaissent dans le texte, exemples dans lesquels sont soulignés les antécédents des propositions relatives :

l. 62 : *I woke with the sadness of her last cautious advice still resting on my mind*

l. 77 : *a civil servant without a voice whispering hoarsely and ineffectively about widows' pensions.*

ainsi que pour une occurrence que nous avons classée dans les circonstancielles :

l. 85 : *When I went to her house and rang the bell, I felt like an enemy – or a detective, watching her words as Parkis and his son were to watch her movements a few years later.*

On a affaire à des propositions subordonnées relatives (à mode impersonnel), ce que les manipulations par des propositions subordonnées relatives à mode personnel confirment :

l. 62 : *I woke with the sadness of her last cautious advice which still rested / which was still resting on my mind*

l. 77 : *a civil servant without a voice who was whispering hoarsely and ineffectively about widows' pensions.*

l. 85 : *When I went to her house and rang the bell, I felt like an enemy – or a detective, who was watching her words as Parkis and his son were to watch her movements a few years later.*

Comme le montre la manipulation de l'exemple de la ligne 62, il ne s'agit pas seulement d'un effacement de BE (même si cette interprétation est souvent valable), et donc d'une relative elliptique, mais plutôt d'une relative en -ING, sans que l'on ait à postuler un effacement de la copule et du pronom relatif. Selon Lancri [2001], le -ING dans ces relatives provient également du participe présent en -ENDE. Tout comme pour les participiales, la fonction nominalisante de -ING n'est pas évidente, sauf à dire que la relative dépend syntaxiquement d'un nom... ce qui semble difficilement tenable. Dans ces occurrences en tant que relatives, on retrouve également le point commun mis en avant par Lancri [2001 : 103], à savoir l'attribution d'une propriété à un sujet, en appont d'une prédication. Il est là aussi nécessaire que la prédication soit prise dans son intégralité : la proposition subordonnée relative étant dépendante d'un antécédent, souligné dans les exemples, il faut saisir la prédication à gauche de la forme en -ING si l'on désire comprendre à qui l'énonciateur attribue les propriétés contenues dans la relative.

Cette attribution de propriétés qui passe par le biais de la relative peut se faire de façon plus directe, avec les adjectifs en -ING.

4. -ING suffixe adjectival

Le texte comporte deux exemples :

l. 23 : *she added with horrifying lucidity [...]*

l. 32 : 'Interest^{ing} book?'
'Not very.'

On pourrait ajouter deux autres occurrences, où la forme en -ING joue le rôle (et occupe la place) d'un adjectif :

l. 21, 82 : *In the liv^{ing}-room we held our hands against each other's bodies, unable to let go.* et *We could have sandwiches ourselves in the liv^{ing}-room.*
l. 88 : *in his green woollen dress^{ing}-gown*

Comme on le verra plus loin, il semble qu'il est peut-être plus pertinent de classer ces exemples autrement.

Il semble que l'invariant sémantique de nominalisation est mis à mal là encore. La forme -ING donnerait un statut nominal. Cependant, un statut adjectival est conféré à la forme, qui peut alors qualifier un nom. En anglais contemporain, on verrait ce -ING comme un cas de suffixation déverbale adjectivale. Si l'on se penche maintenant sur l'origine de ces adjectifs en -ING, il apparaît qu'ils sont également issus, selon Lancri [2001 : 104], du participe présent en -ENDE et possèdent le même fonctionnement que le -ING des circonstancielles et des relatives, car ils attribuent une propriété à un référent. Même si l'on s'achemine vers la stabilisation notionnelle, il est encore nécessaire de prendre en compte une partie de la prédication afin de pouvoir décider qui est le référent auquel on attribue les propriétés dont parle l'adjectif en -ING.

Dans ces cas, il semble que le verbe qui porte ce suffixe perd une grande partie de son dynamisme. L'adjectif ne renvoie alors qu'à une qualité, une propriété qui peut être soit permanente, soit ponctuelle. -ING permet alors de stabiliser notionnellement, autrement dit -ING affixe dérivationnel en anglais contemporain permet une stabilisation notionnelle, et le X-ING peut ainsi devenir lexicalisé.

Poursuivons maintenant le trajet le long du continuum en abordant les formes en -ING où la bascule entre le prédicatif et le notionnel semble réellement s'opérer.

5. Les gérondives, statut hybride, mi-verbal, mi-nominal : entre le prédicatif et le notionnel

Trois exemples se trouvent dans le corpus :

- l. 34 : *'I wish I had your power of – putting things down.'*
 l. 54 : *It was no good telling myself that in her own home she would have no opportunity to betray me*
 l. 63 : *I woke with the sadness of her last cautious advice still resting on my mind, and within three minutes of waking, her voice on the telephone dispelled it.*

Ces complétives, nommées gérondives (pour les opposer aux participiales), occupent une place structurale fondamentale dans la S/P en ce qu'elles se substituent à un GN. Elles jouent donc les fonctions dévolues aux GN, à savoir sujet, COD, attribut du sujet, etc. On a une fonction sujet jouée par la proposition en –ING l. 54, avec extraposition de cette proposition : *something <telling myself that in her own home...> – was no good*

Diachroniquement, on peut voir une différence entre l'infinitif fléchi en –ENNE⁴ :

[Flying planes] can be dangerous (infinitif fléchi en -ENNE)
 fonction sujet (ou objet)

et le participe présent en –ENDE qui donne un adjectif :

[[Flying][planes]] can be dangerous (participe présent en -ENDE)⁵
 ADJ + NOM

C'est pour cette raison que pour le vieil anglais Lancri [2001 : 101] effectue une différence entre les gérondives en fonction sujet et COD (qui proviennent selon elle de –ENNE, c'est-à-dire de l'infinitif fléchi), et les noms verbaux qui proviennent de –UNG (notons que pour Jespersen, le gérondif provient de –UNG). Il y a pour l'infinitif fléchi en –ENNE en vieil anglais et pour les gérondives en –ING en anglais contemporain, selon Lancri [2001 : 102],

[...] remaniement d'une relation prédicative pour se plier aux exigences de constructions lexicales [...]

Et c'est là plus qu'ailleurs qu'Henri Adamczewski et Claude Delmas voient comme invariant sémantique pour –ING la nominalisation :

⁴ Ce rapprochement n'est que partiel dans le sens où l'infinitif fléchi en –ENNE ne pouvait pas occuper une fonction sujet en vieil anglais, puisqu'il n'apparaissait qu'après la préposition TO. Il s'agit donc uniquement d'un rapprochement par analogie avec le vieil anglais, et non un réel parallélisme de constructions.

⁵ Exemples de Chomsky, repris par Annie Lancri qui me les a fournis (communication personnelle).

L'opérateur *-ing* que nous avons étudié comme opérateur de *phase 2* dans les constructions *V1 V2-ing* et les énoncés en *be+ing*, joue un rôle majeur, dans la complexification des énoncés en tant qu'instrument privilégié de l'opération de nominalisation. [Adamczewski et Delmas 1982 : 299]

Adamczewski et Delmas [1982 : 299] parlent également des « propriétés nominalisantes » de *-ING*. Pour la forme aspectuelle en *BE+ING*, la raison invoquée dans la thèse d'Adamczewski [1976] pour justifier ceci est le figement de tout ce qui est à droite de *BE* (verbe et compléments) afin de créer un équilibre homéostatique entre sujet et prédicat, et ainsi priver le verbe de toute autonomie. Il semble également que si de nombreux linguistes mettent en avant cet invariant pour *-ING*, c'est que selon eux, le fait que la forme en *-ING* ne peut porter aucune flexion verbale de temps et de personne, elle perd ainsi ses caractéristiques verbales. Mais pourquoi *V-ING* serait-il alors nominal, et pas *ØV* ou *TO V* : *I love driving fast* vs. *I love to drive fast* ?

Il est cependant exact qu'il est des cas où une forme en *-ING* renvoie plus à du nominal qu'à du verbal, mais ce sont les occurrences où apparaît explicitement un marqueur de détermination nominale, comme *his* dans l'occurrence de la ligne 18 :

l. 18 : *'I hate even the idea of his kissing you,' I said.*

Une autre marque de nominalisation « avancée » réside dans le fait que ce GN complexe (*his kissing you*) est introduit par une préposition, et que le complément d'une préposition ne peut être qu'un GN, c'est-à-dire un segment de nature nominale. La présence de la préposition indique qu'un pas de plus est franchi dans la nominalisation. Le même phénomène se retrouve aux lignes 34 et 63 :

l. 34 : *'I wish I had your power of putting things down.'*

l. 63 : *I woke with the sadness of her last cautious advice still resting on my mind, and within three minutes of waking her voice on the telephone dispelled it.*

La nominalisation est encore plus avancée lorsque, ajoutées à ce marqueur de détermination nominale, se trouvent des postmodifications sous la forme d'un GP (*the beating of his heart, the killing of birds*)⁶. Comme le note Lancri [2001 : 99] :

⁶ Exemples empruntés à Lancri [2001 : 98].

Of [...] vient s'intercaler entre le verbe et le reste de la prédication. En effet, si les actants sont effectivement présents dans la structure, le verbe n'est plus, à proprement parler, en rapport direct avec eux.

Il y a donc un *of* rupteur qui vient dans ces cas séparer le verbe nominal du reste de la prédication, ce qui permet de se rapprocher – sans pour autant l'atteindre complètement – d'une stabilité notionnelle. Il y a insistance sur le sémantisme de la notion, contrairement à une forme plus verbale. Lancri [2001 : 100] rapproche cette opération de celle effectuée par *-ung* en vieil anglais :

Nous retrouvons ainsi les caractéristiques de l'opération de *-ung*, avec la désolidarisation des éléments de la relation prédicative et le recentrage sur le sémantisme de base du verbe.

Mais si on se rapproche de la stabilité notionnelle, elle n'est pas complètement atteinte dans les formes gérondives, car lorsque le V-ING conserve une partie de son dynamisme – et c'est le cas des exemples ci-dessus – cela est la marque d'un figement incomplet.

On peut alors postuler des **degrés** dans la nominalisation, et il est exact que les frontières sont floues entre gérondif et nom verbal. Et c'est justement le gérondif qui me semble représenter le plus clairement cette zone de passage de frontière entre verbal et nominal. Lancri [2001 : 95] note qu'en vieil anglais, il y avait une

capacité des nominaux en *-ung* à *prendre leurs distances*, par rapport à la prédication qui leur tient lieu de source [...] où le dérivé ne signifie plus une « activité », à proprement parler, mais, plus exactement, le « produit résultant de cette activité ».

On se trouve donc face à un processus métonymique par lequel on réfère au résultat par le biais de l'activité.

Il y aurait alors les gérondives (nominales / complétives) à fonction sujet et COD, puis celles qui sont compléments d'une préposition, puis finalement celles « introduites » par un marqueur de détermination nominale, pour finalement atteindre un stade de nominalisation quasi complet avec *-ING* jouant le rôle de suffixe nominal(isant). La seule différence en anglais contemporain – et pas en vieil anglais, où l'on avait deux marqueurs différents – est « la distance prise par rapport au support prédicatif » pour citer Lancri [2001 : 102].

On pourrait alors classer les occurrences suivantes de –ING à l’intersection de la catégorie des gérondives et de celle des noms verbaux, en ce que la forme en –ING prédique une propriété sur le deuxième nom, à la façon d’un adjectif :

- l. 21, 82 : *In the living-room we held our hands against each other’s bodies, unable to let go.* et *We could have sandwiches ourselves in the living-room.*
l. 88 : *in his green woollen dressing-gown*

Reste à aborder les formes purement nominales de –ING, et pour lesquelles l’invariant sémantique de « nominalisation » convient parfaitement.

6. Les formes purement nominales : –ING suffixe nominal

Cette prise de distance par rapport au support prédicationnel se confirme avec les dernières occurrences de –ING que je souhaite maintenant analyser. Il s’agit des réelles occurrences nominales, et on en trouve trois dans le corpus :

- l. 37 : *She was always quick to read the meaning behind a kiss [...]*
l. 45 et 46 : *comfort and reassurance all over those months of dubiety and waiting, but the peace must, I suppose, even at that time have been punctuated by mis-understanding and suspicion.*

La nominalisation apparaît d’autant plus complète qu’il est possible de mettre le nom au pluriel (*meanings, waitings, misunderstandings*). On remarquera aussi la coordination avec des noms de plein droit (l. 37 : *the meaning and dubiety* et l. 46 : *misunderstanding and suspicion*). Le fonctionnement nominal de –ING apparaît clairement dès lors que l’on peut qualifier le V–ING par un adjectif, un GP, une relative, tout comme n’importe quel nom, comme le montre l’exemple de la l. 45 : *those months of dubiety and constant waiting.*

Le figement langagier est quasi complet dans ces cas, comme le montre l’inclusion dans les dictionnaires, et, comme le dit Lancry [2001 : 96], par le fait « qu’ils font désormais partie du bagage lexical de la langue, au même titre que n’importe quel lexème ».

Le corollaire de ce figement et de cette nominalisation est que là aussi, ce qui compte, ce n’est plus la prédication avec l’intégralité de ses actants, mais le V–ING, dont on insiste sur le sémantisme. Ces effets-là se trouvaient déjà avec le VA –*ung*, selon Lancry [2001 : 96] :

En résumé, si une forme en *-ung* a besoin d'une relation prédicative pour se construire, sa fonction n'est assurément pas d'en reproduire l'intégralité sur le plan nominal. Elle consiste, au contraire, à n'en garder qu'un élément, le verbe, pour en faire l'objet unique d'une opération de nominalisation. Ceci a pour objectif, semble-t-il, de focaliser toute l'attention sur le seul *sémantisme* du verbe, en débarrassant ce dernier de tout ce qui le liait sur le plan prédicatif, à savoir les relations syntaxiques avec ses actants et circonstants, les marques d'aspect, de temps et de modalité, sans oublier les transformations passive et négative.

Et une conclusion à laquelle arrive Lancri [2001 : 96] est :

Dans ces conditions, il paraît difficile de parler de reprise prédicationnelle.

Au moment où l'on retrouve une certaine pertinence à la notion de nominalisation, on sonne le glas de la reprise, du déjà, de l'antériorité opérationnelle de *-ING* comme invariant sémantique...

Finalement, le figement peut être tel qu'il conduit à une opacité, et que les locuteurs natifs ne verront plus dans certains substantifs le morphème lié *-ING*. Ce phénomène est représenté dans deux de nos exemples :

1. 39, 68 : *'I'll call you in the morning.*' et *'No. When can I see you? This morning?'*
1. 46 : *Just as I went home that first evening with no exhilaration but only a sense of sadness and resignation [...]*

On est tenté de rejeter ces deux occurrences en synchronie, mais en diachronie *-ING* était un morphème lié, ce que l'étymologie des deux termes confirme :

Evening : from O.E. verb *æfnung* "grow toward evening," from *æfnian* "become evening," from *æfen* "evening" (see [eve](#)). As a synonym of *even* (n.), it dates from c.1440 and now entirely replaces the older word in this sense. Another O.E. noun for "evening" was *cwiltid*. (www.etymonline.com)

Morning : c.1250, *morn*, *morewen* (see [morn](#)) + suffix *-ing*, on pattern of evening. Originally the time just before sunrise. Morning after "hangover" is from 1884; as a type of contraception, attested from 1867. Morning sickness first recorded 1879 (O.E. had *morgenwlætung*). Morning glory is from 1814, in ref. to the time the flowers open.

Morning star "Venus in the east before sunrise" is from 1535 (O.E. had *morgensteorra*). (www.etymonline.com)

Un autre cas, quelque peu différent, et que l'on pourrait être tenté de classer avec *evening* et *morning*, est celui des l. 11, 12 : *how the room cost fifteen shillings for a short stay: how the electric meter only took shillings and we hadn't one between us [...]*. Si -ING est bel et bien historiquement un suffixe, ce n'est pas le même que dans *evening* et *morning*, car c'est le suffixe diminutif *-ling* du vieil anglais.

Shilling : O.E. *scilling*, a coin consisting of a varying number of pence (on the continent, a common scale was 12 pennies to a shilling, 20 shillings to a pound), from P.Gmc. **skillingoz-* (cf. O.S., Dan., Swed., O.Fris., O.H.G. *skilling*, O.N. *skillingr*, Du. *schelling*, Ger. *Schilling*, Goth. *skilliggs*), which some etymologists trace to the base **skell-* "to resound, to ring," and others to the base **skel-* "to split, to divide" (perhaps via sense of "shield," see [shield](#)). The ending may represent the dim. suffix *-ling*. (www.etymonline.com)

Conclusion

Même si le principe de l'invariance en langue conserve tout son intérêt pour la majorité des marqueurs en anglais, il est guère pertinent de proposer un invariant sémantique pour la forme -ING en anglais contemporain. La diachronie, en soulignant les trois origines différentes de la forme -ING en synchronie, récuse cette proposition que l'on pourrait alors qualifier de « faussée ». Ni le déjà, ni l'antériorité opérationnelle, ni la nominalisation ne semblent à même d'expliquer l'intégralité des occurrences des formes en -ING en synchronie. Si l'invariant sémantique de nominalisation proposé pour ce marqueur, semble fonctionner pour les gérondives et les noms déverbaux, il ne peut s'appliquer à toutes les occurrences des formes en -ING.

Il semble alors plus utile et plus pertinent de classer les occurrences de -ING en anglais contemporain en gardant à l'esprit leurs origines diverses, et ainsi les voir comme se situant sur un continuum allant du plus verbal, plus discursif, plus prédicationnel vers le plus nominal, plus langagier, plus notionnel. S'il n'y a pas, pour ainsi dire, d'invariant sémantique pour le marqueur -ING en anglais contemporain, il y a néanmoins possibilité de placer les occurrences discursives de ce marqueur sur un même continuum, avec, aux deux extrêmes, les valeurs dégagées plus haut, et comme le rappelle Lancri [2001 : 105] :

Il paraît donc vain de nier les différentes significations de ce morphème. Cependant, si les anciens suffixes ont pu se confondre et continuer à fonctionner sous une même forme, c'est qu'ils avaient un point commun. Ils se construisent tous, en effet, à partir d'une base verbale, mieux d'une relation prédicationnelle dont le verbe est le pivot. Et ils représentent tous le dépassement du plan verbal pour entrer dans la sphère du nom. Cependant, on assiste, selon les formes, à des degrés différents d'intégration. Par ailleurs, si tous conservent une certaine mémoire de la relation prédicative qui leur tient lieu de base, il importe là aussi d'établir une hiérarchie, certaines formes gardant une mémoire plus vive de cette relation que d'autres.

Si l'épreuve de linguistique à l'Agrégation d'anglais se veut avant tout un travail synchronique sur un corpus contemporain, les réalités historiques qui ont généré l'état actuel de l'anglais jouent en faveur d'un plaidoyer pour une étude diachronique. On ne pourra connaître le fonctionnement de l'anglais contemporain que si l'on connaît d'abord son évolution historique.

Corpus

We caught a taxi by Charing Cross station and I told the driver to take us to Arbuckle Avenue - that was the name they had given among themselves to Eastbourne Terrace, the row of hotels that used to stand along the side of Paddington Station with luxury names, Ritz, Carlton, and the like. The doors of these hotels were always open and you could get a room any time of day for an hour or two. A week ago I revisited the terrace. Half of it was gone - the half where the hotels used to stand had been blasted to bits, and the place where we made love that night was a patch of air. It had been the Bristol; there was a potted fern in the hall and we were shown the best room by a manageress with blue hair: a real Edwardian room with a great gilt double bed and red velvet curtains and a full-length mirror. (People who came to Arbuckle Avenue never required twin beds.) I remember the trivial details very well: how the manageress asked me whether we wanted to stay the night: how the room cost fifteen shillings for a short stay: how the electric meter only took shillings and we hadn't one between us, but I remember nothing else - how Sarah looked the first time or what we did, except that we were both nervous and made love badly. It didn't matter. We had started - that was the point. There was the whole of life to look forward to then. Oh, and there's one other thing I always remember. At the door of our room ('our room' after half an hour), when I kissed, her again and said how I hated the thought of her wing home to Henry, she said, 'Don't worry. He's busy on the widows.'

'I hate even the idea of his kissing you,' I said.

'He won't. There's nothing he dislikes more than onions.'

I saw her home to her side of the Common. Henry's light shone below the door of his study, and we went upstairs. In the living-room we held our hands against each other's bodies, unable to let go. 'He'll be coining up,' I said, 'any moment.'

'We can hear him,' she said, and she added with horrifying lucidity, 'There's one stair that always squeaks.'

I hadn't time to take off my coat. We kissed and heard the squeak of the stair, and I watched sadly the calmness of her face when Henry came in. She said, 'We were hoping you'd come up and offer us a drink.'

Henry said, 'Of course. What will you have, Bendrix?' I said I wouldn't have a drink; I had work to do.

"I thought you said you never worked at night."

'Oh, this doesn't count. A review.'

'Interesting book?'

'Not very.'

'I wish I had your power of - putting things down.'

Sarah saw me to the door and we kissed again. At that moment it was Henry I liked, not Sarah. It was as though all the men in the past and all the men in the future cast their shade over the present. 'What's the matter?' she asked me. She was always quick to read the meaning behind a kiss, the whisper in the brain.

'Nothing,' I said. 'I'll call you in the morning.'

[...]

That is how I think of those first months of war - was it a phoney peace as well as a phoney war? It seems now to have stretched arms of comfort and reassurance all over those months of dubiety and waiting, but the peace must, I suppose, even at that time have been punctuated by misunderstanding and suspicion. Just as I went home that first evening with no exhilaration but only a sense of sadness and resignation, so again and again I returned home on other days with the certainty that I was only one of many men - the favourite lover for the moment. This woman, whom I loved so obsessively that if I woke in the night I immediately found the thought of her in my brain and abandoned sleep, seemed to give up all her time to me. And yet I could feel no trust: in the act of love I could be arrogant, but alone I had only to look in the mirror to see doubt, in the shape of a lined face and a lame leg - why me? There were always occasions when we couldn't meet - appointments with a dentist or a hairdresser, occasions when Henry entertained, when they were alone together. It was no good telling myself that in her own home she would have no opportunity to betray me (with the egotism of a lover I was already using that word with its suggestion of a non-existent duty) while Henry worked on the widows' pensions or - for he was soon shifted from that job - on the distribution of gas-masks and the design of approved cardboard cases, for didn't I know it was possible to make love in the most dangerous circumstances, if the desire were there? Distrust grows with a lover's success. Why, the very next time we saw each other it happened in just the way that I should have called impossible.

I woke with the sadness of her last cautious advice still resting on my mind, and within three minutes of waking her voice on the telephone dispelled it. I have never known a woman before or since so able to alter a whole mood by simply speaking on the telephone, and when she came into a room or put her hand on my side she created at once the absolute trust I lost with every separation,

'Hello,' she said, 'are you asleep?'

'No. When can I see you? This morning?'

'Henry's got a cold. He's staying at home.'

'If only you could come here...'

'I've got to stay in to answer the telephone.'

'Just because he's got a cold?'

Last night I had felt friendship and sympathy for Henry, but already he had become an enemy, to be mocked and resented and covertly run down.

'He's lost his voice completely.'

I felt a malicious delight at the absurdity of his sickness: a civil servant without a voice whispering hoarsely and ineffectively about widows' pensions. I said, 'Isn't there any way to see you?' 'But of course.'

There was silence for a moment on the line and I thought we had been cut off. I said, 'Hello. Hello.' But she had been thinking, that was all, carefully, collectedly, quickly, so that she could give me straightaway the correct answer. 'I'm giving Henry a tray in bed at one. We could have sandwiches ourselves in the living-room. I'll tell him you want to talk over the film - or mat story of yours', and immediately she rang off the sense of Trust was disconnected and I thought, how many times before has she planned in just this way? When I went to her house and rang the bell, I felt like an enemy - or a detective, watching her words as Parkis and his son were to watch her movements a few years later. And then the door opened and trust came back.

There was never any question in those days of who wanted whom - we were together in desire. Henry had his tray, sitting up against two pillows in his green woollen dressing-gown, and in the room below, on the hardwood floor, with a single cushion for support and the door ajar, we made love. When the moment came, I had to put my hand gently over her mouth to deaden that strange sad angry cry of abandonment, for fear Henry should hear it overhead.

Graham Greene, *The End of the Affair* (1951), London, Penguin books, 1975 : 44-49.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

GREENE Graham, *The End of the Affair*, London, Penguin books, 1951, (1975) : 44-49.

Ouvrages de référence

ADAMCZEWSKI Henri, *BE+–ING dans la grammaire de l'anglais contemporain*, thèse de doctorat, Paris, Librairie Champion, 1976.

ADAMCZEWSKI Henri et DELMAS Claude, *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris, Armand Colin, 1982a (1995).

JOLY André et O'KELLY Dairine, *Grammaire systématique de l'anglais*, Paris, Nathan, 1990.

LANCRI Annie, « Réflexions sur l'invariant de –ING : variations sur le mode diachronique », *Mélanges en l'honneur de Gérard Deléchelle*, GRAAT, Publications de l'Université François-Rabelais, Tours, 2001 : 89-106.

LAPAIRE Jean-Rémi et ROTGE Wilfrid, *Linguistique et grammaire de l'anglais*, 'amphi7, langues', presses universitaires du Mirail, 1991.

---, *Réussir le commentaire grammatical des textes anglais (CAPES/Agrégation)*, Paris, Ellipses, 1992.

PAILLARD Michel, *Lexicologie contrastive anglais – français – Formation des mots et construction du sens*, Gap - Paris, Ophrys, 2000.

QUIVY Mireille, « Corrigé de la question large : les formes en –ing », rapport du jury de l'agrégation externe d'anglais session 2006, disponible sur le site du Ministère de l'Éducation Nationale : 37-45
ftp://trf.education.gouv.fr/pub/edutel/siac/siac2/jury/2006/agreg_ext/ang.pdf

SOUESME Jean-Claude, *Grammaire anglaise en contexte*, Gap, Ophrys, 1992.

TOURNIER Jean, *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1985.

---, *Précis de lexicologie anglaise*, Nathan Université, 1991a.

---, *Structures lexicales de l'anglais : guide alphabétique*, Nathan Université, 1991b.

Online Etymology Dictionary : www.etymonline.com